Bulletin Hispanique

Journaux intimes et mémoires en Espagne (milieu du XVIIIe-milieu du XIXe siècle)

Gérard Dufour

Citer ce document / Cite this document :

Dufour Gérard. Journaux intimes et mémoires en Espagne (milieu du XVIIIe-milieu du XIXe siècle). In: Bulletin Hispanique, tome 104, n°2, 2002. pp. 811-828;

doi : https://doi.org/10.3406/hispa.2002.5134

https://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_2002_num_104_2_5134

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Abstract

Although few diaries from the 18th and the beginning ofthe l9th century have come down to us, there are many memoirs available. Originally written to draw a flattering portrait of their authors for their heirs, they turned into political justifications with the War of Independence before becoming the main historical source for a public anxious to understand the events which led to the 1868 crisis and to get a better grasp of those events which played a part in the transition between the Ancien Régime and the age of liberalism in Spain.

Resumen

Si conservamos pocos diarios verdaderamente íntimos del siglo XVIII y principios del XIX, en cambio disponemos de varias memorias. Destinadas al principio a dejar a los herederos de su autor un retrato aventajado del mismo, se convertirán con la Guerra de la Independencia en defensas políticas antes de ser la fuente privilegiada de un público deseoso de entender los acontecimientos que han llevado a la crisis de 1868 y de juzgar a cuantos tuvieron algún papel en el paso de España del Antiguo Régimen al liberalismo.

Résumé

Si l'on ne conserve que peu de journaux véritablement intimes du XVIIIe et début du XIXe siècles, en revanche on dispose de nombeux mémoires. Destinés en un premier temps à dresser un portrait flatteur de soi-même pour ses héritiers, ils vont se convertir en justifications politiques avec la guerre d'Indépendance avant de devenir la source privilégiée d'un public désireux de comprendre les événements qui ont conduit à la crise de 1868 et déjuger ceux qui ont eu quelque rôle dans le passage de l'Espagne de l'Ancien Régime au libéralisme.

BY: $ = creative commons

Journaux intimes et mémoires en Espagne (milieu du XVIII[e]-milieu du XIX[e] siècle)

GÉRARD DUFOUR
Université de Provence - UMR Telemme

Persée creative commons

Si l'on ne conserve que peu de journaux véritablement intimes du XVIII[e] et début du XIX[e] siècles, en revanche on dispose de nombeux mémoires. Destinés en un premier temps à dresser un portrait flatteur de soi-même pour ses héritiers, ils vont se convertir en justifications politiques avec la guerre d'Indépendance avant de devenir la source privilégiée d'un public désireux de comprendre les événements qui ont conduit à la crise de 1868 et de juger ceux qui ont eu quelque rôle dans le passage de l'Espagne de l'Ancien Régime au libéralisme.

Si conservamos pocos diarios verdaderamente íntimos del siglo XVIII y principios del XIX, en cambio disponemos de varias memorias. Destinadas al principio a dejar a los herederos de su autor un retrato aventajado del mismo, se convertirán con la Guerra de la Independencia en defensas políticas antes de ser la fuente privilegiada de un público deseoso de entender los acontecimientos que han llevado a la crisis de 1868 y de juzgar a cuantos tuvieron algún papel en el paso de España del Antiguo Régimen al liberalismo.

Although few diaries from the 18th and the beginning of the 19th century have come down to us, there are many memoirs available. Originally written to draw a flattering portrait of their authors for their heirs, they turned into political justifications with the War of Independence before becoming the main historical source for a public anxious to understand the events which led to the 1868 crisis and to get a better grasp of those events which played a part in the transition between the Ancien Régime and the age of liberalism in Spain.

Mots-clés : Journaux intimes - Mémoires - Espagne - XVIII[e]-XIX[e].

B. Hi., n° 2 - décembre 2002 - p. 811 à 828.

ON a longtemps cru que, sauf rares et brillantes exceptions, l'autobiographie n'avait pas droit de cité dans la République des Lettres espagnoles. Rien moins que l'idiosyncrasie nationale s'y serait opposée [1] ! On sait aujourd'hui –notamment grâce aux colloques organisés à Aix-en-Provence par Guy Mercadier [2]- que penser de telles billevesées et récemment une thèse de doctorat a pu avoir comme sujet le *Journal intime en Espagne* [3], alors qu'une célèbre revue espagnole de littérature consacrait un numéro monographique aux mémoires et autobiographies [4].

On peut toutefois regretter que le XVIII[e] siècle et la première moitié du XIX[e] n'aient guère retenu l'attention des auteurs de ces travaux. Malgré le titre général qu'elle a donné à sa thèse, Mme Corrado traite exclusivement des «diaristes» (c'est du moins ainsi qu'elle les désigne) du siècle dernier et ne consacre que quelques pages en guise d'introduction aux écrivains du siècle des Lumières et du début du XIX[e] [5]. Quant au numéro monographique des *Anales de literatura española* consacré aux mémoires et autobiographies, l'ouvrage le plus ancien qui y est analysé est les *Memorias de un sesentón* qui parurent pour la première fois en mars 1878 [6]. Ce n'est pourtant pas la matière qui manquait : les mémoires de Joaquín Lorenzo Villanueva [7], d'Espoz y

1. Voir Danielle Corrado, *Le Journal intime en Espagne*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2000, «Introduction», p. 6.

2. *L'Autobiographie dans le monde hispanique. (Actes du I[er] Colloque International de la Baume-lès-Aix, 11-12-13 mai 1979)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, Etudes hispaniques n° 1, 1980; *L'Autobiographie en Espagne. Actes du II[e] Colloque International de la Baume-lès-Aix, 23-24-25 mai 1981)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, Etudes hispaniques n° 5, 1982; *Ecrire sur soi en Espagne. Actes du III[e] Colloque International de la Baume-lès-Aix, 4,5 et 6 décembre 1986)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, Etudes hispaniques n° 14, 1998; *L'Autoportrait en Espagne. Littérature et peinture. (Actes du IV[e] Colloque international d'Aix-en-Provence, décembre 1990)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, Études hispaniques n° 19, 1992.

3. Danielle Corrado, *op. cit.*

4. *Memorias y autobiografía. Edición de M[a] Ángeles Ayala Aracil, Anales de literatura española*, Universidad de Alicante, n° 14 (2000-2001), serie monográfica, n° 4.

5. *Op. cit.* p. 39-61.

6. Fernando Durán López, «Las *Memorias de un sesentón* de Mesonero Romanos en el marco de la autobiografía española decimonónica», in *op. cit.*, p. 41- 84, et Enrique Rubio Cremades, «Visión y análisis de la prensa en *Memorias de un sesentón*, de Ramón Mesonero Romanos», *Ibid.*, p. 201-212.

7. *Mi viaje a las Cortes*, in *Memorias de tiempos de Fernando VII*, Madrid 1957, tome XCVIII de la BAE, p. 1-400.

Mina [8] et ceux de Godoy [9] ainsi que les journaux de Jovellanos [10] sont depuis longtemps disponibles dans la *Biblioteca de Autores españoles*, la *Vida...*de Diego Torres Villarroel est régulièrement rééditée [11] et les textes autobiographiques de Leandro Fernández de Moratín [12], Blanco White [13], Juan Antonio Llorente [14], Posse [15], Francisco Arias de Saavedra y Sangronis [16], du P. Luis Martín [17], de Joaquín Lorenzo de Villanueva [18] et de Domingo Badía [19] ont été publiés dans ces dernières décennies et ont fait l'objet de travaux souvent importants. Quant au nombre des écrits autobiographiques rédigés par leurs contemporains, non publiés mais identifiés, il ne cesse de croître. Nous nous proposons donc, dans ce travail, de dresser un tableau (qui ne prétend

---

8. General Francisco Espoz y Mina, *Memorias. Edición y estudio preliminar de D. Miguel Artola*, Madrid, 1962, tomes CXLVI et CXLVII de la BAE.

9. Príncipe de la Paz, *Memorias. Edición y estudio preliminar de D. Carlos Seco Serrano*, Madrid, 1965, tomes LXXXVIII et LXXXIX de la BAE.

10. *Obras publicadas e inéditas de Don Gaspar Melchor de Jovellanos*, tomos III et IV. *Edición y estudio preliminar de Don Miguel Artola*, Madrid 1965, tomes LXXXV et LXXXVI de la BAE.

11. *Vida de Torres Villarroel escrita por él mismo*, in *La novela picaresca española, estudio preliminar, selección, prólogos y notas por Angel Valbuena y Prat*, Madrid, Aguilar, 1962, p. 1907-2011; Diego de Torres Villaroel, *Vida. Ascendencia, nacimiento, crianza y aventuras. Edición de Guy Mercadier*, Madrid, Castalia, 1980 et *Vida, edición de Dámaso Chicharro*, Madrid, Cátedra, Letras hispánicas n° 127, 1980 (et régulièrement rééditée depuis); *Vida. Estudio preeliminar, edición y notas de Russell P. Sebold*, Madrid, Taurus, Temas de España n° 162, 1985. Sur Torres Villarroel, on consultera la thèse de Guy Mercadier, *Diego de Torres Villarroel. Masques et miroirs*, Paris, Editions Hispaniques, 1981.

12. Leandro Fernández de Moratín, *Diario (Mayo 1780- Marzo 1808) Edición anotada por René y Mireille Andioc*, Madrid, Editorial Castalia, 1968.

13. José María Blanco White, *Autobiografía, edición y traducción de Antonio Garnica*, Universidad de Sevilla, 1975.

14. Juan Antonio Llorente, *Noticia biográfica [Autobiografía]. Con una «Nota crítica» de Antonio Márquez y un «Ensayo bibliófilo» por Emil Van Der Vekene*, Madrid, Taurus, 1982.

15. Juan Antonio Posse, *Memorias del cura liberal don Antonio Posse con su discurso sobre la constitución de 1812. Edición a cargo de Richard Herr*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 1984.

16. *Memorias inéditas de un ministro ilustrado*, Sevilla, editorial Castillejo, 1992. Ce texte a été publié par Manuel Moreno Alonso qui, d'après la page de titre, pourrait apparaître comme l'auteur.

17. *Memorias del P. Luis Martín, Edición preparada por Manuel Revuelta y Rafael Sanz de Diego*, Madrid, Universdad Pontificia Comillas, 1988, 2 vol.

18. Joaquín Lorenzo Villanueva, *Vida literaria, edición, estudio preliminar e índice onomástico por Germán Ramírez Aledón*, Alicante, Instituto de Cultura Juan Gil-Albert, 1996.

19. Ali Bey, *Viajes por Marruecos. Edición de Salvador Barberá Fraguas*, Barcelona, Ediciones B., 1997.

nullement être exhaustif) de ces productions en tentant de déterminer quelle évolution a pu connaître le genre autobiographique au passage de l'Ancien Régime au libéralisme.

I. – Les journaux intimes sous les règnes de Charles III et Charles IV

Les journaux véritablement intimes sont rares. Bon nombre d'entre eux ont sans doute été détruits par des héritiers ou des exécuteurs testamentaires stupéfaits de trouver de semblables écrits dans les papiers d'un défunt. Ils vont à l'essentiel, c'est-à-dire : l'activité sexuelle de leur auteur. Aussi ne s'embarrasse-t-on guère de style : le journal de Moratín est une suite de termes de différentes langues (espagnol, latin, français, italien et anglais) sans liaison grammaticale et dont les maîtres mots sont les substantifs *«meretrix, meretrices, putas, putillas, tactus, cherzi, bassia»* et les verbes *«ludimus»* et *«futui»*. Le journal intime tourne ainsi au livre de comptes : entre les dates de deux confessions (et sans doute afin de n'omettre aucun péché), Pedro José Molinas, chanoine de Palma de Majorque poursuivi pour *solicitación* en 1814, notait ainsi d'un bâtonnet sur un cahier qui sera saisi par le Saint-Office les coïts ou pollutions qu'il avait pu connaître, en ajoutant parfois, en castillan ou en catalan, quelques mots rapides de commentaire (avec qui, comment...) [20].

Ce sont là les seuls journaux que l'on puisse véritablement qualifier d'intimes et dont l'auteur n'envisage d'autre lecteur que lui-même, comme en témoigne le métalangage utilisé. Tous les autres journaux ne sont que personnels. Pour ne pas être destinés à la publication, ils n'en sont pas moins destinés à être lus, au moins lorsque ceux qui les rédigent ne seront plus de ce monde. Chroniques familières qui rassemblent pêle-mêle les témoignages sur des événements publics et privés, ce sont de véritables *Mémoires d'Outre-Tombe* avant la lettre dans lesquelles, loin de confesser ses propres turpitudes (ou de s'en vanter), on compose de soi-même le portrait que l'on entend laisser à la postérité : Jovellanos a parfaitement réussi en la matière puisque, outrant le trait sur la répulsion que lui avait provoquée la vue du Prince de la Paix dînant entouré de son épouse et de sa maîtresse, il s'est ainsi procuré à bon compte une réputation d'homme vertueux que nul ne songerait à remettre en cause. Cet aspect du journal comme autoportrait en pied est si évident que l'on peut en arriver à rédiger de vrais faux

20. Archivo Histórico Nacional, Inquisición, 1723 (16) et 3721 (201).

journaux, comme celui du duc de Liria, qui, reprenant sa correspondance diplomatique, écrivit a posteriori un *Diario de mis viajes y negociaciones en Varsovia y Viena*, témoignage du rôle important qu'il joua, selon lui, dans les relations internationales entre 1727 et 1730 et dont il entendait laisser le souvenir à ses descendants. Même un artisan comme Ventura Pérez qui, «tel un notaire» se contente de dresser dans son *Diario* ... «l'acte des faits» qui ont lieu dans sa bonne ville de Valladolid, ne perd aucune occasion de faire allusion à l'*hidalguía* de ses ancêtres, revendiquant ainsi un statut social que son humble condition ne laissait guère supposer [21].

Dans une attitude très stendhalienne, le journal est un rendez-vous avec la postérité. Les Jésuites (qui savent que le ciel peut s'effondrer et les océans s'engloutir, mais que la Compagnie continuera toujours d'exister) en furent convaincus. Le Père Manuel Rodríguez Luengo, qui avait été maître des novices à Saint-Jacques de Compostelle, tint de 1767 à 1814 un *Diario de la expulsión de los jesuitas de los dominios del rey de España* [22]. Mais si son journal est le plus cité par les historiens, il n'est pas le seul à avoir noté les péripéties de son exil puisque les PP. Tienda, Reich, Cano, González, Pérez, Velasco, Peramás, Paucke, Iturri et Puig, sans parler d'Isla, en firent de même [23]. Pour eux qui, au début du moins de leur exil, moururent d'ennui, il s'agissait avant tout de tuer le temps. Mais, ce faisant, en consignant les malheurs dont ils étaient accablés, ils citaient Charles III et ses ministres devant le tribunal de l'Histoire [24]. Non sans succès puisqu'ils sont aujourd'hui la prin-

---

21. Antonio Risco, «Représentation du crime et du châtiment», chapitre II de l'ouvrage écrit en collaboration avec Lucienne Domergue, *L'Alcalde et le malandrin. Justice et société en Espagne au XVIII^e siècle*, p. 46-47. Le journal de Ventura Pérez, plus chronique de Valladolid que journal intime, a été publié pour la première fois sous le titre de *Diario de Valladolid* en 1885. Ce texte a fait l'objet d'une réédition en fac-similé avec introduction de Teófanes Egido, Valladolid, 1983. Mme Corrado lui consacre les pages 53-54 de sa thèse (*op. cit.*).

22. Enrique Giménez López y Mario Martinez Gomis, «La llegada de los jesuitas expulsos a Italia según los diarios de los padres Luengo y Peramás» in Enrique Giménez López (ed.), *Expulsión y exilio de los jesuitas españoles*, Alicante, Universidad de Alicante, 1997, p. 197-211.

23. José A. Ferrer Benimelli, « Viaje y peripecias de los jesuitas expulsos de América. (El Colegio de Córdoba de Tucumán)», in *Jesuitas en la España del siglo XVIII*, numéro monographique de *Revista de Historia Moderna. Anales de la Universidad de Alicante*, n° 15 (1996), p.149; Enrique Giménez López y Mario Martínez Gomis, «Los diarios de exilio de los jesuitas de la Provincia de Andalucía (1767)», in Enrique Giménez López (ed.), *Expulsión y exilio de los jesuitas españoles, op. cit.*, p. 115-160.

24. On se reportera en particulier à Enrique Giménez López, «La Apología del jesuitismo en el exilio : el P. Isla en Italia» in Antonio Mestre Sanchis y Enrique Giménez López, *Disidencias y Exilios en la España moderna. Actas de la IV Reunión Científica de la Asociación*

cipale source de renseignements sur cet épisode peu glorieux du règne de celui que l'on considère comme le plus éclairé des souverains espagnols [25].

Les écrits de ces jésuites expulsés des possessions de Charles III se situent aussi dans la tradition des notes prises à l'occasion de déplacements extraordinaires et qui constituent de véritables journaux de bord personnels où l'on note les curiosités que l'on a pu observer et les commentaires qu'elles vous inspirent, comme put le faire Viera y Clavijo lorsqu'il accompagna son disciple, le fils du marquis de Santa Cruz, en France, en Flandres, en Italie et en Allemagne de 1777 à 1781 [26]. Le jésuite Nicolás Rodríguez Laso rédigea ainsi en 1788 un *Diario en el viaje a Francia e Italia* [27].

Même si les commentaires qui accompagnent les descriptions de monuments tournent souvent dans les journaux à la dissertation érudite, il s'agit de simples notes qui ne sauraient être publiées telles quelles. Mais passer de la collection de faits et remarques les plus divers, au jour le jour, à une composition raisonnée n'est parfois guère aisé. Antonio de Ulloa y parvint et publia en 1748 une *Relación Histórica...* du voyage en Amérique qu'il réalisa, sur ordre du Roi, entre 1735 et 1745 [28], qui fait pendant aux

---

Española de Historia Moderna, Alicante 27-30 de mayo de 1996, tomo 2, Alicante, Caja de Ahorros del Mediterráneo-Universidad de Alicante-AEHM, 1997, p. 573- 607.

25. Cf. Antonio Mestre Sanchis y Enrique Giménez López, *Disidencias y Exilios en la España moderna, op. cit.*, p. 573- 738.

26. J. Viera y Clavijo, *Apuntes del diario o itinerario de mi viaje a Francia, Flandes, Italia y Alemania, en compañía de mi alumno Excmo Señor don Francisco de Silva y Bazán*, Santa Cruz de Tenerife, imprenta y librería Isleña, 1849.

27. Cf. l'édition du *Diario en el viaje a Francia e Italia* réalisée par Antonio Astorgano Abajo, Alicante, Instituto de Cultura Juan Gil-Albert, 2000. On consultera également l'article d'Antonio Astorgano Abajo publié dans l'ouvrage collectif dirigé par Enrique Giménez et Jesús Pradell, *Expulsión de los jesuitas...* et intitulé «la personalidad ...» (p. 331 sq.) On pourra aussi se reporter utilement à Enrique Giménez López et Jesús Pradells Nadal, «Los jesuitas expulsos en el viaje a Italia de Nicolás Rodíguez Lasso (1788-1789), in *Jesuitas en la España de los siglos XVIII, op. cit.*, p. 233-253 et Enrique Giménez López, (ed.), *Expulsión y exilio de los jesuitas españoles, op. cit.*, p. 381- 398, ainsi qu'à Inmaculada Fernández de Arrillaga, «El Padre Luengo en la antesala del exilio: reflexiones de un jesuita expulso», in Antonio Mestre Sanchis y Enrique Giménez López, *Disidencias y Exilios en la España moderna, op. cit.*, p. 639- 652 et à Jesús Pradells, «Fanatismo y disidencia política-religiosa : *La Verdad desnuda* en el *Diario* del jesuita Luengo», *Ibid.*, p. 719-738.

28. *Relación Histórica del viaje a la América Meridional, hecho de orden de S.M. para medir algunos grados de meridiano terrestre, y venir por ellos en conocimiento de la verdadera figura de la tierra, impreso de orden del Rey nuestro Señor, en Madrid, por Antonio Marín, año de 1748. Deduce la figura y magnitud de la tierra, y se aplica a la navegación*, impreso de orden del Rey

observations que fit imprimer, la même année, son compagnon Jorge Juan [29]. Antonio Pons, qui publia de 1772 à 1794 son *Viaje a las iglesias de España* et Antonio Josef Cabanilles, qui fit paraître en 1795 ses *Observaciones sobre la Historia natural, geografía, agricultura, población y frutos del reino de Valencia* conservèrent pour leur part pour ces publications érudites la structure du journal qu'ils avaient tenu au jour le jour, mais en bannirent l'expression du moindre sentiment personnel sur quelque sujet que ce soit. Le moi haïssable ne pouvait être publiquement toléré que sous forme burlesque, comme dans la *Vida* de Diego Torres Villarroel. Et quand la volonté de léguer à ses héritiers une image flatteuse de soi-même se heurte à la crainte du ridicule, on prend ses distances en évoquant l'importance des événements dont on fut le témoin et on use de quelque dérision (plus feinte que réelle) envers soi-même, comme on peut le voir dans le titre du bref récit de sa vie qu'écrivit en 1778 Pedro Valentín de Mugártegui y de la Hormaza : *Memoria de todas mis caminatas, andanzas y boberías y de algunos pasajes memorables acaecidos en la gran Villa de Marquina desde el año de 1732* [30]. On observera toutefois une exception notable : la publication entre 1804 et 1806, sous le titre de *Viaje literario a las iglesias de España*, de la correspondance quasi-journalière de Jaime à Joaquín Lorenzo Villanueva du périple qu'il avait entrepris dans le but d'effectuer des recherches sur les différents rites observés en Espagne au Moyen Âge, thème qu'ils jugeaient «de un orden superior». L'entreprise fut toutefois interrompue par la Guerre d'Indépendance et, si on la reprit sous le *Trienio liberal*, ce n'est qu'entre 1850 et 1852 qu'elle fut achevée en Angleterre. Pas moins de vingt-deux tomes composent cette œuvre, que les frères Villanueva n'ont manifestement pas pris le temps de faire plus courte, laissant à leur texte la forme

---

nuestro Señor, en Madrid, por Juan de Zúñiga, año de 1748. Cf. Rosario Die Maculet y Armando Alberola Roma, *La herencia de Jorge Juan. Muerte, disputas sucesorias y legado intelectual*, Alicante, Universidad de Alicante, 2002, p. 27.

29. *Observaciones Astronómicas y Físicas, hechas de orden de S.M. en los Reynos del Perú, de las cuales se deduce la figura y magnitud de la tierra, y se aplica a la navegación*, impreso de orden del Rey nuestro Señor, en Madrid, por Juan de Zúñiga, año de 1748. Cf. Rosario Die Maculet y Armando Alberola Roma, *La herencia de Jorge Juan. Muerte, disputas sucesorias y legado intelectual, Ibid.*

30. Publié par F. Borja Aguinagalde Olaizola en appendice à sa communication «¿Por qué son complicados los Archivos de la RSBAP?» in Antonio Risco et José María Urkia (eds). *Amistades y sociedades en el siglo XVIII. Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País. I Seminario Peñaflorida*, Toulouse, Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País-Université de Toulouse-Le Mirail, 2001, p. 42-49.

d'une correspondance familière qui prend les allures d'un journal de bord et l'on sait gré à Emilio Soler Pascual d'en avoir donné un solide résumé dans une publication récente [31]. Mais loin de susciter un intérêt quelconque chez le lecteur, l'aspect personnel de la narration n'apporte aucun piquant à un ouvrage qui se caractérise par son aride érudition. Les récits de voyages d'études scientifiques pouvaient donc laisser quelque place à la mise en scène (même rapide et sans apprêt) de leurs auteurs. Mais la Guerre d'Indépendance allait mettre un terme à ce tourisme érudit.

II. – Pendant la guerre d'indépendance

En bon *ilustrado*, Juan Antonio Llorente avait l'habitude de tenir un journal lors de ses voyages. Il consigna ainsi ses impressions lorsqu'il fut convoqué à l'Assemblée de Bayonne, quand il suivit le roi Joseph à Valence, puis lorsqu'il dut se rendre à Saragosse, et enfin se réfugier en France [32]. Malheureusement, ces cahiers semblent aujourd'hui définitivement perdus, nous privant ainsi de nombreux renseignements et sur l'auteur et sur les événements historiques dont il fut le témoin et parfois l'acteur.

Si l'on ne saurait confondre chronique et journal, il n'en reste pas moins que d'aucuns tinrent à consigner par écrit les événements dont ils furent les témoins et les acteurs dans le but évident de se justifier ou de se vanter. Nous disposons ainsi du journal de l'*alcalde mayor y veinticuatro* de Séville D. José de Checa y Xijón, actuellement conservé à la Bibliothèque Municipale de Madrid [33] et surtout de celui d'un certain Palomar, d'Alcalá de Henares, qui demeura inédit jusqu'en 1894, date à laquelle il fut publié sous le titre de *Diario de un patriota complutense*. Mais ce *diario* fut-il réellement composé au jour le jour, au fil des événements de 1808 à 1814 ? On peut en douter en constatant que son auteur, collaborateur notoire du régime imposé par Napoléon, ne cesse dans ses notes personnelles de se réjouir des actions d'éclat des guérillas. Mais qu'il ait été rédigé dès 1808 ou à partir

31. Emilio Soler Pascual, *Viaje Literario y Político de los Hermanos Villanueva*, Valencia, Biblioteca Valenciana, 2002. Le résumé de l'œuvre (p. 119-448) est précédé d'une substantielle introduction.

32. Juan Antonio Llorente, *Noticia biográfica (Autobiografía). Con una 'Nota crítica' de Antonio Márquez y un 'Ensayo bibliográfico' por Emil Van Der Vekene*, Madrid, Taurus, 1982, p. 135

33. Cf. Manuel Moreno Alonso, *La Junta Suprema de Sevilla*, Sevilla, Alfar, 2002, p. 67-70.

d'une date postérieure, il ne fait aucun doute que le soi-disant patriote a tenu à se fabriquer des circonstances atténuantes pour le cas où les armées françaises seraient vaincues. Car chacun sait qu'il devra se justifier : celui qui fut président de la Junte Suprême de Séville, l'ancien ministre Francisco Arias de Saavedra y Sangronis rédige en 1813 des mémoires qu'il complètera par des notes épisodiques jusqu'en 1818, un an avant sa mort. Plus que les faits, c'est l'intention qui compte et, à la veille du retour de Ferdinand VII en Espagne, il ne peut s'empêcher de commencer un nouveau cahier en énonçant les principes politiques qui l'ont guidé et devraient lui valoir sinon la reconnaissance, du moins la bienveillance du Roi [34]. Mais tous n'ont pas cette prudence : en 1812, alors que Joseph avait été contraint d'abandonner Madrid pour Valence, Juan Antonio Llorente (qui faisait montre parfois d'une singulière naïveté) crut pouvoir convaincre ses compatriotes de rallier la cause de son maître en publiant une *Carta biográfica*, qui est vraisemblablement la première autobiographie politique publiée en Espagne du vivant de son auteur [35].

Pour trouver un véritable journal intime rédigé par un Espagnol pendant la Guerre d'Indépendance, il nous faut nous tourner vers la Grande-Bretagne où Blanco White rédigea, en anglais, son *Private Journal* à partir de 1812 [36]. Mais le plus saisissant de ces journaux a été moins écrit que dessiné, puisqu'il s'agit des *Désastres de la Guerre* de Goya dont les légendes ou commentaires, au delà de l'affirmation de la véracité du témoignage (*Yo lo ví ; Y esto también; Así sucedió* [37]), manifestent les sentiments de l'auteur face aux terribles événements auxquels il a assisté (*Bien se te está; Qué valor; No se pueden mirar; Lo merecía; No se puede saber por qué; Bárbaros; Esto es malo; Cruel lástima; Qué locura; Esto es lo peor; Que se rompe la cuerda* [38]).

---

34. «En vísperas del regreso de nuestro deseado Señor Fernando VII el espíritu de partido agita los ánimos. Yo me mantengo en el medio a mi ver justo : monarquía moderada, ni despotismo, ni democracia. Pero fijar este punto delicado es obra inaccesible a otro que al Rey» (*op. cit.*, p. 259).

35. Llorente (Juan Antonio), *Carta Biográfica. La da a luz D. Alexandro Fernández de Ruidiaz*, Valencia, por J. Ferrer de Orga, 1812, VIII-46 p. In 16°.

36. Sur Blanco White, on se reportera à l'ouvrage de Martin Murphy, *Blanco White, self-banished Spaniard*, New Haven and London, Yale University Press, 1989.

37. *Desastres de la Guerra*, gravures 44, 45 et 47.

38. *Ibid.*, gravures 6, 7, 26, 29, 31, 38, 46, 48, 68, 74, 77.

III. – Une littérature de l'exil

Comme d'aucuns l'avaient prévu, le rétablissement de Ferdinand VII en tant que souverain absolu sonne l'heure des justifications. Pour tous, à commencer par les conseillers du Roi qui doivent s'expliquer devant l'opinion publique (espagnole et européenne) sur le rôle qu'ils ont fait jouer à leur maître à Bayonne. Sous le titre (bien fallacieux) de *Idea sencilla de las razones que motivaron el viaje del Rey Don Fernando VII a Bayona en el mes de abril de 1808*, qui sortit des presses de l'Imprimerie Royale dès 1814, le chanoine Juan de Escoiquiz publia des mémoires sur les événements de 1808 et les négociations qui aboutirent au traité de Valençay [39]. En fait, plus que son propre honneur ou celui des autres membres du Conseil Privé du monarque, c'était celui de Ferdinand VII lui-même qu'il s'agissait de défendre face à une opinion publique qui, déçue par l'attitude de celui que l'on appelait naguère le Désiré, commençait à s'interroger sur sa responsabilité dans les événements de 1808. Les mémoires étaient ainsi devenus une arme politique, dont les *afrancesados* qui avaient suivi en France les armées impériales en déroute et étaient contraints d'y rester suite à la publication du décret du 30 mai 1814, usèrent amplement.

Le premier à publier sa vision personnelle de la Guerre d'Indépendance fut l'ex-Conseiller d'Etat de Joseph, Francisco Amorós. Il le fit en octobre 1814 dans une *Representación...* imprimée en espagnol avec traduction française en regard par Rougeron. Il fut suivi par les ex-ministres Azanza et O'Farril en mars 1815, par le marquis d'Arneva en octobre de la même année, puis par Dámaso Gutiérrez de la Torre, Juan Antonio Llorente en janvier, avril et septembre 1816, et enfin en 1818, par Fr. Miguel Suárez de Santander [40]. Or tous ces textes qui se présentent ouvertement comme des

---

39. *Idea sencilla de las razones que motivaron el viaje del rey Don Fernando VII a Bayona en el mes de abril de 1808, dada al público de España y de Europa por el Excelentísimo Señor Don Juan de Escoiquiz, contra las imputaciones vagas de imprudencia y justificación y la de las demás personas que componían entonces el Consejo privado de S.M. contra las imputaciones vagas de imprudencia o ligereza contra ellas por algunos sujetos poco instruidos de las expresadas razones, acompañada de una noticia breve de los sucesos y negociaciones de Valençay hasta la vuelta de S.M. a España*, Madrid, Imprenta Real, 1814. Ce texte, a été publié dans la BAE, tome XCVII, p. 1-152.

40. Francisco de Amorós, *Representación del Consejero de Estado español don Francisco de Amorós a S.M. C. El rey Fernando VII. Représentation du Conseiller d'Etat espagnol don Francisco de Amorós à S.M. le roi Ferdinand VII*, Paris, Rougeron, 1814, 149 p. ; Miguel José Azanza y O'farril (Gonzalo), *Memoria de don Miguel José de Azanza y de don Gonzalo O'Farril sobre los hechos que justificaron su conducta política desde marzo de 1808 hasta abril de 1814,*

défenses de la conduite politique de leurs auteurs (le terme revient pratiquement dans chacun des titres) connaissent un indubitable succès de librairie. A une époque où il est rare qu'un imprimeur déclare un tirage de plus de 500 exemplaires, ce chiffre est atteint par les ouvrages d'Arneva et de Llorente. Mais Rougeron déclara 1000 exemplaires pour la *Representación ...* d'Amorós, et 1560 pour les mémoires d'Azanza et O'Farril. Rougeron qui indiqua avoir sorti de ses presses 260 exemplaires de l'opuscule de Dámaso Gutiérrez de la Torre, le 22 janvier 1816, en déclara 125 autres un peu plus d'un mois plus tard, le 4 mars et fit savoir qu'il avait effectué une troisième édition dont il n'indiqua pas l'importance car elle n'était pas destinée à la vente. Quant au *Manifiesto ...* du marquis d'Arveva, d'abord édité par Plassan en octobre 1815, il fit l'objet d'une nouvelle édition, un an plus tard, en décembre 1816, cette fois par Rougeron qui affirma que les cent exemplaires qu'il avait imprimés étaient destinés à l'usage exclusif de l'auteur, et qui communiqua au Dépôt légal en mars 1817 avoir édité en 50 exemplaires la traduction de ce texte [41].

Il existait donc un public pour ces mémoires. Juan Antonio Llorente, toujours à l'affût de quelque publication lui permettant d'espérer quelque revenu, en fut bien persuadé et il profita de la célébrité que lui avait value la polémique qu'avait suscitée son *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne* pour faire éditer son autobiographie par l'imprimeur parisien Bobée qui, selon le registre du Dépôt légal, en effectua un tirage de 500 exemplaires. Il

---

Paris, Rougeron, 296 p. ; Marqués de Arneva, *Manifiesto de la conducta política del marqués de Arneva durante la Revolución de España*, Paris, Plassan, 1815, 32 p., id., Paris, Rougeron, 1816, 28 p., *Exposé de la conduite politique du marquis d'Arneva pendant la Révolution d'Espagne*, Paris, Rougeron, 1817 ; Juan Antonio Llorente, *Defensa canónica y política de Juan Antonio Llorente contra injustas acusaciones de fingidos crímenes. Es trascendental en varios puntos al mayor número de Españoles refugiados en Francia*, Paris, Plassan, 1816; Dámaso Gutiérrez de la Torre, *Exposición de la conducta política de Don Dámaso Gutiérrez de la Torre, Caballero del Orden de Santiago en el tiempo de la dominación francesa a los Señores de la Junta de Sequestros*, Paris, Rougeron, 1816, 53 p.; Fr. Miguel Suárez de Santander, *Apuntaciones para la apología formal de la conducta religiosa y política del Ilmo Sor. D. Fr. Miguel Suárez de Santander. Respuesta de este Ilustre Prelado a otra muy irreverente y calumniosa que le escribió e imprimió en Madrid, en el año de 1815, el P. Fr. Manuel Martínez, Mercedario Calzado*, s.l., 1818, VIII + 216 p.

41. Cf. Aline Vauchelle-Haquet, *Les Ouvrages en langue espagnole publiés en France entre 1814 et 1833 (Présentation et Catalogue)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1985 et Aline Vauchelle et Gérard Dufour, «De l'Autobiographie politique : le cas des *Afrancesados*» in *L'Autobiographie en Espagne*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1982, p. 133-147.

n'eut pas la même chance que son ami Domingo Badía y Leblich qui, à la fin 1813, avait obtenu du gouvernement français l'achat de 250 exemplaires des récits de voyage en Afrique et en Asie qu'il publia en français l'année suivante à Paris [42]. L'ouvrage de Llorente fut loin d'obtenir le succès qu'espérait son auteur : la première édition fut aussi la dernière et elle ne semble pas avoir eu le moindre écho dans la presse parisienne [43]. C'est que, même s'il avait accompagné son texte de divers placets qu'il avait adressés depuis son exil à Ferdinand VII et au chapitre de Tolède pour défendre ses droits, il était resté singulièrement court sur ce qu'on appelait alors la Révolution, à laquelle il avait par ailleurs consacré un volumineux ouvrage, paru en espagnol et en français sous l'anagramme de Nellerto [44]. Or ce qui intéressait le public, ce n'était pas le *cursus honorum* d'un individu, mais les renseignements qu'il pouvait fournir sur les événements qui, de 1808 à 1813, avaient embrasé l'Espagne et causé la perte de l'Empereur ainsi que sur la personnalité du souverain espagnol. Les mémoires étaient devenus une arme politique redoutable et s'il est difficile (voire impossible) de mesurer leur impact en Espagne en raison du caractère clandestin que revêtit leur diffusion Outre –Pyrénées, il est évident qu'ils contribuèrent à la dégradation de l'image de Ferdinand VII qui devait mener au *Trienio liberal.*

LE TEMPS DES TÉMOIGNAGES

Combien d'Espagnols songèrent-ils à tenir un journal pendant la brève période durant laquelle le Roi dut accepter le régime constitutionnel? On peut supposer que beaucoup de ces écrits disparurent par crainte de représailles au cours de ce qu'il est convenu d'appeler la *ominosa década.* On dispose à tout le moins de celui que Ferdinand VII lui-même tint au cours de l'année 1823. Malheureusement, il ne s'agit pas du texte du cahier vert

---

42. *Voyages d'Ali Bey en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805 et 1806,* Paris, P. Didot aîné, 1814, 3 vol+ atlas. Cf. Salvador Barbera Fraguas, «Prólogo», *op. cit.* p. 99-100.

43. Cf. Gérard Dufour, *Juan Antonio Llorente en France (1813-1822). Contribution à l'étude du libéralisme chrétien en France et en Espagne au début du XIXe siècle,* Genève, Droz, 1980, p. 162 sq. Francisco Fernández Pardo, *Juan Antonio Llorente, «un español maldito»,* s.l., 2002, n'apporte pas plus de précisions sur ce sujet.

44. *Memorias para la historia de la Revolución de España. Con documentos justificativos, recogidas y compiladas por D. Juan Nellerto,* Paris, Plassan, tomes I et II, 1814, tome III, 1816; *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution d'Espagne, avec des pièces justificatives, par M. Nellerto,* tome I, Paris, J.-G. Dentu, 1814, tome II, Paris, Plassan, 1815.

qui contenait les notes prises au jour le jour par le Roi, mais d'une version rédigée et élaborée en 1824, quand le pouvoir absolu avait été rétabli par la force des baïonnettes des Cent Mille Fils de saint Louis. Ce texte peut donc être utile pour saisir l'état d'esprit de Ferdinand VII réinstallé sur son trône en monarque absolu. Il n'apporte en revanche que peu de renseignements pour la période qu'il traite.

Dans le procès en règle qui est mené par les libéraux contre l'Ancien Régime en 1820, il y aura place pour les témoignages personnels des victimes de l'Absolutisme. Dans le droit fil des récits de captivité (qui avaient tant passionné les Français aux siècles précédents) de Dellon, Ramé ou Coustous [45], des victimes de l'Inquisition vont prendre la parole et conter leurs souvenirs de leurs déboires avec le Saint-Office : Juan Antonio Olavarrieta, qui a jeté sa soutane aux orties et se fait désormais appeler le citoyen José Joaquín Clararrosa publie à Cadix un *Viaje al mundo subterráneo y secretos del tribunal de la Inquisición* [46]. Mais le récit autobiographique, ébauché dans le *Discurso prevensivo del Editor del presente discurso* [47] tourne court pour céder la place à un traité sur le Saint-Office et la cruauté des traitements qu'il inflige à ceux qui tombent entre ses griffes [48]. Un autre prêtre qui a également eu maille à partir avec l'Inquisition, Antonio Bernabeu, hésite aussi entre dissertation et mémoires comme le révèle aussi le long titre de l'ouvrage qu'il fit paraître à Madrid en 1820 : *España venturosa por la vida de la Constitución y muerte de la Inquisición. Verdad pronunciada sin intentarlo por este mismo tribunal de horrorosa memoria en el interrogatorio con que, por un escrito sobre la naturaleza de los bienes eclesiásticos ejercitó la paciencia del ciudadano don Antonio Bernabeu, diputado de las Cortes ordinarias y reelegido para las actuales; quien publicando para su justificación este lúgubre documento con sus respuestas y observaciones cree demostrar que el difunto oficio, llamado santo, jamás fue modelo de sabiduría, de patriotismo ni de justicia, sino el oprobio de la religión por su ignorancia sistemática,*

45. Cf. Frédéric Max, *Prisonniers de l'Inquisition. Relations de victimes des inquisitions espagnole, portugaise et romaine transcrites et traduites avec des notes et précédées d'un rappel historique*, Paris, Editions du Seuil, 1989.

46. *Viaje al mundo subterráneo y secretos del Tribunal de Inquisición revelados a los españoles por el ciudadano José Joaquín Clararrosa*, Cádiz, imprenta de Roquero, calle Ancha, frente a la Casa de los Gremios, 1820, 46 p.

47. *Ibid.*, p. 3.

48. Cf. le titre du chapitre 8 : «De otras raras y esquisitas crueldades que se practican en los tribunales de Inquisicion con los inconfesos, enfermos, y desesperados, y con los mismos muertos», p. 37.

el enemigo doméstico más perjudicial de los derechos de la soberanía por su fanatismo ultramontano, y su absurda legislación, un cetro de hierro en las manos del despotismo para envilecer y oprimir a los Españoles[49]. Dans les deux cas, il s'agit de témoigner mais en évitant de se singulariser. Ce qui importe, c'est moins ce qui est personnellement arrivé à chacun des deux auteurs que l'esprit qui animait les inquisiteurs et dont leur expérience est une preuve éclatante. Sans être haïssable, le «je» est gênant pour rendre compte d'une expérience collective : Olavarrieta-Clararrosa le fuit. Bernabeu s'en accommode dans une cacophonie de styles dont la seule lecture du titre de son ouvrage a pu donner un aperçu.

Mais on sait désormais le poids des témoignages : dès son retour de Rome où le Saint-Siège s'est refusé à l'admettre comme ambassadeur, Joaquín Lorenzo Villanueva, en guise de réquisitoire contre la Curie, publie, à chaud, à Barcelone, en 1823 ses souvenirs d'un voyage inutile sous le titre de *Mi despedida de la Curia Romana* [50]. Un livre ne pouvait certes pas changer le cours de l'histoire. Il est toutefois remarquable qu'en un moment d'extrême difficulté pour les partisans du régime constitutionnel, Villanueva ait tenu à tenter de convaincre l'opinion publique du bon droit du gouvernement libéral et de l'iniquité de la Papauté.

IV. – A LA RECHERCHE DE L'HISTOIRE PERDUE

A Londres, où il dut se réfugier pour échapper à la vindicte d'un Ferdinand VII rétabli comme monarque absolu par les troupes du duc d'Angoulême, Joaquín Lorenzo Villanueva publiera en 1825 sa *Vida literaria...*, testament sous forme de mémoires et de monuments historiques d'un anti-ultramontain qui avait échoué dans sa tentative de créer une église

49. Madrid, Imprenta de Repullés, 1820, XXVI, 206 p. Sur Antonio Bernabeu, on consultera l'article d'Emilio La Parra López, «Antonio Bernabeu, un clérigo constitucional», in *Trienio. Ilustración y liberalismo.*, n° 3 (mayo 1984), p. 105-131.

50. *Mi despedida de la Curia romana*, Barcelona, Roca, 1823, IX + 54 p. Sur Joaquín Lorenzo Villanueva, on attend avec impatience la thèse que prépare actuellement M. Germán Ramírez Aledón et dont il a donné un brillant aperçu dans un travail présenté à l'Instituto de Cultura Juan Gil-Albert d'Alicante en 1991 sous le titre *De la Ilustración al Liberalismo : Joaquín Lorenzo Villanueva (1757-1837). Primera parte. La formación y el cursus honorum (1757-1808)* (146 p. dactylographiées). En attendant, on se reportera au travail d'Emilio Soler Pascual, *op. cit.*

nationale en Espagne [51]. Si l'on ne garde des mémoires de Pepita Tudó que quelques notes prises par Cánovas del Castillo, il n'en va pas de même des mémoires de celui qui fut son amant, puis son époux [52]. Manuel Godoy en appelle (non sans raison, comme le prouve la remarquable biographie que lui a consacrée Emilio La Parra [53]) du mépris dans lequel le tiennent ses contemporains dans des mémoires qu'il publie à Paris, d'abord en français, dans une traduction due à Esménard, puis en espagnol [54]. Alors qu'on aurait pu croire que, près de trente ans après les événements d'Aranjuez, nul ne s'intéressait plus à celui qui avait été le favori de Charles IV et de María Luisa, l'ouvrage connut un énorme succès : la traduction d'Esmenard fut reprise dès sa parution à Bruxelles; diffusée à Londres et à Leipzig, elle est à son tour traduite en anglais et en allemand dès 1836. A Madrid, Sancha d'une part, et García d'autre part, publient dès cette même année 1836 des versions en espagnol non-autorisées par l'auteur, tandis qu'Oliva, à Gérone en 1839-1841, et la maison Alegría y Charlain à Madrid en 1842 éditeront ce texte à leur tour [55]. L'engouement pour l'Espagne que provoque le romantisme triomphant et l'intérêt que suscita la Guerre d'Indépendance dès la fin de l'Empire expliquent sans doute ce surprenant intérêt envers le Prince de la Paix. Espoz y Mina profitera de cette curiosité en publiant à son tour ses mémoires de guérillero en 1851-1852. En attendant, en 1843, Sebastián de Miñano fait appel à ses propres souvenirs pour rédiger un article de la *Revista enciclopédica de la civilización europea* intitulé «Cuadro

51. *Vida literaria o memoria de sus escritos y de sus opiniones eclesiásticas y políticas y de algunos sucesos notables de su tiempo, escrita por el mismo, con un apéndice de documentos relativos a la historia del Concilio de Trento*, London, se vende en casa de los SS. Dulau y compañía, y Treuttel y Würtz, Soho square, Bosey e hijo, Old Road-Street, y D.V. Slavá, 124, Regent Street, 1825, 2 vol., réédité par Germán Ramírez Aledón, *op. cit.*

52. Emilio La Parra, «Godoy en el exilio (1808-1851)» in Emilio La Parra y Miguel Angel Melón Jiménez, (coordinadores), *Manuel Godoy y la Ilustración. Jornadas de Estudio*, Mérida, Editorial Regional de Extremadura, 2001, p. 60.

53. Emilio La Parra, *Manuel Godoy. La aventura del poder. Prólogo de Carlos Seco Serrano*, Barcelona, Tusquets editores, 2002.

54. *Mémoires du Prince de la Paix, don Manuel Godoy, duc de l'Alcudia, Prince de Bassano, Comte d'Everamonte, Ancien premier Ministre du Roi d'Espagne, Généralissime des Armées, Grand-Amuiral, &c, traduits en français d'après le manuscrit espagnol par D-G d'Esmenard, lieutenant-colonel d'Etat Major*, Paris, chez Ladvocat, 1836-1837, 4 vols. ; *Memorias de Don Manuel Godoy, Príncipe de la Paz, o una cuenta dada de su vida política para servir a la historia del reinado del Señor Carlos IV de Borbón, Unica edición original publicada por el mismo príncipe*, París, Librería Americana de Lecointre et Lasserre, 1839, 6 vols.

55. Emilio La Parra, *op. cit.* p. 542-543.

comparativo entre la España de hace sesenta años y la España actual» [56]. Quatre ans après la mort de l'auteur, en 1845, on publie l'autobiographie de Blanco White avec une partie de sa correspondance [57] et l'on exhume en 1849 le journal de voyage de Viera y Clavijo [58]. On éditera de même en 1860 le *Viaje a las Cortes* de Joaquín Lorenzo Villanueva [59]. Mais c'est surtout à la fin du siècle que les mémoires vont devenir une valeur sûre pour les éditeurs. L'âge de l'auteur devient un argument de vente et Alcalá Galiano, qui avait pourtant d'autres titres à faire valoir, publie en 1878 ses *Recuerdos de un anciano* alors que Mesonero Romanos, quatre ans plus tard, confie à un imprimeur ses *Memorias de un sesentón.* Le public en redemande et, après la mort de son père, c'est le fils d'Alcalá Galiano qui publie une nouvelle version des mémoires de l'illustre libéral. Dans toutes les classes de la société, on exhume des armoires des textes de ce genre qui, en principe, n'auraient jamais dû connaître les honneurs de l'imprimerie et n'étaient destinés à être lus que par les seuls héritiers. On publie ainsi en 1883 les mémoires du curé libéral Posse, qui les avait rédigés entre 1832 et 1834, et en 1885, le *Diario de Valladolid* de Ventura Pérez. On édite en 1891 le cahier tenu par Ferdinand VII au cours de l'année 1823; trois ans plus tard commence la publication des mémoires d'un de ses ministres, José García de León y Pizarro. Même le texte de l'obscur soi-disant patriote d'Alcalá de Henares trouve, cette même année 1894, un éditeur.

Mais qui pouvait bien s'intéresser à de telles publications? Des érudits, certes. Il y en eut et il y en aura toujours. Mais aussi, Monsieur Toutlemonde, le grand public comme on dit souvent avec quelque mépris, puisque c'est dans les pages de la très célèbre revue *La Ilustración española y americana* (dont le tirage pouvait atteindre 25 000 exemplaires [60]) que furent

---

56. Paris, tome III (mars 1843), p. 177-189. Cité par Claude Morange, *Paleobiografía (1779-1819) del 'Pobrecito Holgazán' Sebastián de Miñano y Bedoya,* Salamanca, Ediciones de la Universidad de Salamanca, 2002, p. 36.

57. *The Life of the Rev. Joseph Blanco White, written by himself, with portions of his correspondance. Edited by John Hamilton,* London, John Chapman, 1843, 3 vol. Cf. Martin Murphy, *op. cit,* p. 193 sq. et Lucienne Domergue, «J. Blanco White (Séville 1775-Liverpool 1841) : l'obsession autobiographique chez un apostat» in *L'Autobiographie dans le monde hispanique, op. cit.*, p. 111- 132.

58. Op. cit.

59. Madrid, 1860. On peut consulter ce texte dans l'édition déjà citée de la BAE ainsi que dans celle qu'en a donnée Germán Ramírez Aledón, Valencia, Diputación Provincial, 1998.

60. Collectif Erescec, «*Blanco y Negro* (1891-1910) : la vitrine d'une nouvelle élite» *in* Paul Aubert et Jean-Michel Desvois (ed.), *Les élites et la presse en Espagne et en Amérique Latine des Lumières à la seconde guerre mondiale,* Madrid, Casa de Velázquez, 2001, p. 287.

publiées pour la première fois les *Memorias de un sesentón*, sous la forme d'un feuilleton historique qui ne dura pas moins de 31 numéros, du 2 mars 1878 au 30 novembre 1879. Et non seulement les lecteurs ne se lassèrent pas, mais ils en redemandèrent puisque le dernier chapitre des mémoires de Mesonero Romanos était à peine paru dans *La Ilustración española y americana* qu'on entreprenait leur publication en un volume qui fut mis en vente en 1880 et connut un tel succès qu'on en donna une édition corrigée l'année suivante [61].

Alors qu'au XVIII[e] siècle, l'histoire avait été réservée à une élite soucieuse de l'utiliser pour déterminer les lois fondamentales du royaume et justifier par de prétendus retours aux origines leurs réformes politique, elle était désormais l'affaire de tous. Méfiant (à juste titre) envers la version officielle des événements qui avaient secoué l'Espagne tout au long du XIX[e] siècle, chacun voulait en juger par lui-même et interroger ces monuments historiques que constituaient à ses yeux mémoires et journaux. Mais vouloir connaître et comprendre le passé ainsi que d'en juger, c'était aussi savoir comment on en était arrivé à la situation présente. On constate ainsi une véritable prise de conscience de la nécessité de l'information historique pour parvenir à une formation politique dans l'ensemble de la population espagnole. Cependant, on chaussait les bésicles de chacun des auteurs qui avaient réussi bien au delà de leurs espérances à laisser la trace de leur passage sur terre, de leur influence sur les événements et de leur parfaite droiture. Tout historien qui interroge ce type de sources court encore ce risque aujourd'hui.

En l'espace d'un siècle, les écrits sur soi-même, journaux ou mémoires, avaient changé de nature. Exclusivement intimes ou strictement familiers sous l'Ancien Régime, dont les censeurs du Conseil de Castille auraient jugé scandaleusement inutile toute publication égocentrique, ces écrits étaient devenus des pièces à conviction dans le procès que les réfugiés politiques intentèrent depuis l'étranger contre Ferdinand VII avant d'être des documents qui permettaient de mieux appréhender une histoire que chacun s'estimait en droit (voire en devoir) de reconstituer. Alors que, comme

61. Fernando Durán López, *op. cit.*, p. 41. Sur la fortune éditoriale des autobiographies aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, on se reportera au travail du même auteur, *Catálogo comentado de la autobiografía española, siglos XVIII-XIX*, Madrid, Ollero y Ramos, editores, 1997 qu'il a complété par «Adiciones al catálogo de la autobiografía española en los siglos XVIII y XIX» in *Boletín de la Unidad de Estudios Biográficos* n° 4, p. 73-98. Pour l'œuvre elle-même, on utilisera l'édition réalisée par José Escobar et Joaquín Álvarez Barrientos, Madrid, Castalia-Comunidad de Madrid, 1994.

l'écrivait Stendhal, «l'art d'écrire un journal est d'y conserver le dramatique de la vie; ce qui en éloigne, c'est qu'on veut juger en racontant» [62], le public de la fin du XIX[e] siècle n'entendait que juger et les hommes et les faits. Ce n'était pas l'*autre*, son semblable, son frère, qui intéressait le lecteur dans ces autobiographies que l'on mettait si complaisamment à sa disposition, mais la réalité qu'il croyait pouvoir traquer à partir de ces récits. La subjectivité au service de l'objectivité : le paradoxe, pour séduisant qu'il fût, n'était qu'un sophisme et cette illusion n'a pas peu contribué à obscurcir les chapitres de l'histoire du passage de l'Espagne de l'Ancien Régime à l'époque contemporaine.

62. *Journal*, [9 germinal XII-30 mars 1804] in STENDHAL, *Œuvres intimes. Texte établi et annoté par Henri Martineau*, Paris, librairie Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1956, p. 479.